

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Chronique du collège

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1952, tome 50, p. 111-113

© Abbaye de Saint-Maurice 2012

CHRONIQUE DU COLLEGE

C'est le printemps ! Les oiseaux escaladent le ciel, la sève grimpe aux arbres, les hannetons se hissent jusqu'à la surface de la terre : tout monte enfin, jusqu'à l'inspiration qui ne veut plus redescendre. Tout bourgeonne dans la nature : les boutons éclosent jusque sur le visage de nos jeunes intellectuels qui flottent dans leur paletot. Le merle siffle, salue la saison nouvelle et les élèves, dans les corridors, sifflent le trimestre nouveau.

Voilà l'ambiance que l'armée, couleur du printemps, choisit pour accueillir dans des cadres neufs de neuves recrues, bouillonnantes de sève, comme Terrapon et autres échantillons de même valeur, lequel Terrapon, sommé par le capitaine-médecin de présenter les radiographies justifiant ses nombreuses avaries, répondit suavement : « Si vous croyez qu'on peut penser à tout ! J'ai déjà dû prendre mes pantoufles... » Cette réponse n'ayant pas eu l'heur de satisfaire l'autorité compétente, on le versa incontinent dans les parachutistes.

La « généreuse profusion avec laquelle la nature distribue ses dons à pleines mains », comme disent les Principistes dans leurs rédactions, insinua des sentiments parallèles à Dittrich. Il eut l'aimable attention d'inviter quelques camarades, son professeur non-compris, à un récital de musique religieuse. Puis l'on se promena dans l'inextricable forêt des tuyaux d'orgue. Et chacun de pousser de petits cris extatiques, lorsqu'Antille soudain faillit se faire empaler par un do dièse provocant. Sursautant de frayeur, il bouscula Darbellay qu'engloutit presque un gros tube appartenant à la famille des bombardons. Chacun s'en tira sans trop écraser de bémols.

Pour rester dans la note, nous ne pouvons passer sous silence le très beau concert donné par le Quatuor de Rome, qui voulut bien jouer pour des collégiens avant de jouer devant le public de Londres. A la joie musicale que nous valut un geste si aimable, s'ajoutèrent quelques menus plaisirs de circonstance. C'est ainsi qu'au passage le plus tourmenté d'une œuvre de Casella, un chanoine, se penchant vers son voisin, lui souffla : « C'est tout à fait C. P. C. ! » — « C. P. C. A ou C. P. C. B ? » lui demanda-t-on. Et M. Maillat répondit avec un fort accent d'indignation et du Jura : « C'est bien tout du même diable... » Il faut croire que notre bonheur fut partagé par leurs auteurs, puisqu'ils envoyèrent de l'autre bout de l'Europe un mot charmant, où ils remerciaient en particulier « M. le Chanoine Betschen ». La confusion, tout à l'honneur de sa victime, paraît provenir d'une différence linguistique entre le parler de Sienne, où M. Pasquier passa ses vacances, et celui de Rome, la ville de nos artistes : on s'était mal compris.

Ils avaient aussi de la peine à se faire comprendre, ces Humanistes qui s'expliquaient laborieusement avec le frère caviste, quand il les eut pris la main au collet d'une bouteille.

C'était, à les entendre, leur professeur qui réclamait du vin de messe. Le frère, sans y perdre son latin, traduisit librement : les grandes chaleurs de ces derniers temps ont profondément éprouvé les gosiers fortement inclinés d'Emonet et Cie. Honteux et confus comme le corbeau sur son arbre, ils trouveraient, comme le renard sous sa vigne, que le vin d'ailleurs était imbuvable. Moralité : à malin, malin et... pas de demi.

Le premier avril et le premier mai se passèrent dans le calme et la dignité. C'est à peine si M. Richoz remarqua entre deux « trèfle atout » que la limpide goutte que son collègue à l'externat lui servit, n'était qu'une goutte d'eau. Et gronda le traditionnel : « Tonnerre des Iles britanniques !... » oraison jaculatoire chère à notre vénéré surveillant. Entre ces deux dates extrêmes, les dragons fêtèrent leurs S. Georges : MM. Rabeth, Cornut, Delaloye, Revaz et Frère Georges qui ne transperçèrent toutefois le cœur de personne, sinon de tendresse. Peu auparavant, M. Berberat avait inauguré, avec le trimestre, sa fonction de vice-préfet à l'externat, par l'allocation de rigueur sur les différentes obligations qui incombent à ses subordonnés. Toujours au milieu du renouvellement de la nature, on vit apparaître de nouveaux visages dans le corps, si l'on peut dire, des surveillants. Leur souriante jeunesse, déjà chargée d'expériences, se propose de calmer la fougue des esprits toujours en quête de fredaines inédites. C'est ainsi que M. Theurillat, qui tant travailla sur de vieux parchemins qu'il reçut des félicitations du gouvernement français pour sa thèse à l'Ecole des Chartes, travaille maintenant l'histoire contemporaine sur les documents vivants et comment ! de la section des Petits, où nous lui souhaitons un égal succès. Ils n'entendront donc plus, les Petits, la voix profonde de M. Closuit éclater sur leurs têtes coupables, sinon aux répétitions de chant. On dit aussi qu'un fervent amateur des beautés de la nature mit à profit le trouble introduit par ces changements pour se promener « au clair de lune, au bras de l'autre. » Mais on dit tant de choses...

La classe de Syntaxe fêta son professeur en une randonnée échevelée du côté de sa terre natale. Aux premières éliminatoires, on comptait déjà six abandons. Après une visite à la maison qui abrita les premiers ébats de M. Cornut, on partit pour le Bouveret où quelques friandises étaient préparées. Le professeur trouva superflues tant de victuailles pour lui seul. Il revint au bercail, recueillant de bout en bout sur ses fortes épaules les brebis égarées. La fête commençait : elle se prolongea tard dans la nuit ; à la lumière des lampions, l'on entendait au loin les flonflons d'un orchestre.

Le lendemain, on entendait des miaulements désolés du côté des jardins conventuels : M. Gross avait pris le parti de tuer

trois des petits chats nouveau-nés recueillis, comme Lycéens en retraite, à l'intérieur des murs abbatiaux. Frère Georges en fit une maladie (diabète) : non pas de les voir finir ainsi, mais de ne pas avoir pu les vendre. Et la chatte ne joua plus au ping-pong avec les chanoines.

En fait de sport, nous nous en voudrions de ne pas mentionner le match de football qui opposa l'Asca au Lémania F.-C. On commença la partie à guichets fermés. A la mi-temps, les bois de nos invités furent très heureux de prendre un peu de répit, car la mitraille agaunienne les avait fortement ébranlés. Après avoir savouré quelque dix litres de thé, on reprit la partie, avec un score de quatre à zéro. A la dix-neuvième minute, les nôtres menaient déjà par sept à zéro. Chacun put alors admirer la sportivité du commissaire technique qui, avec la courtoisie que l'on sait, alla jusqu'à ordonner aux siens un peu moins de combativité, ce qui permit à l'équipe universitaire de s'en tirer avec honneur.

A peine remis de la joie de cette victoire, nous célébrâmes le rétablissement de Monseigneur et son retour parmi nous par une après-midi de congé. Peut-être avez-vous entendu jusque chez vous, Monseigneur, les cris de joie devant le petit papier blanc qui annonçait cette faveur : c'était là notre manière un peu bruyante de vous dire merci. Carte blanche nous fut encore donnée en l'honneur de la fête différée de M. le Recteur. Le collège, en l'occurrence, avait pris la voix de Léo Saudan, chaussé de sandalettes « Holydays », pour s'exprimer, voix qui, un moment, fut orientée dans une mauvaise direction : seul le discours fut bien tourné, et, comme d'habitude fort applaudi et fort peu écouté. M. le Recteur nous prouva de façon tangible l'amour qu'il nous porte. Le tout s'agrémenta d'un lâcher d'oiseaux palmipèdes de la famille des lamellirostres vulgairement appelés canards, sous les auspices de l'O.O.U. (Orphéon des ouvriers de l'usine).

A propos de canard, tous les journaux vous ont dit que la terre a tremblé dans la région. N'en croyez rien : l'épicentre du phénomène se trouvait au collège de Saint-Maurice : c'était seulement Vallat qui descendait un peu fort les marches de l'établissement.

Marc GILLIOZ et Raymond VOUILLOZ, rhét.